

## Notes américaines

Axel Maugey

---

Number 10-11, 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15388ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Maugey, A. (1980). Notes américaines. *Moebius*, (10-11), 43–47.

### Notes américaines

«New York brûle, Manhattan s'emballe et percute les Appalaches»; non ! est-ce vrai ? Je n'ose le croire. Allons mon cher, remettez-vous de vos émotions, les journaux racontent n'importe quoi ! Et dans cet immense «hot dog» (New York) pour évêque à la retraite, la Frick Gallery déploie ses fastes silencieux; non loin Fifth Avenue nous snobe; Boucher, oui le peintre, côtoie les maîtres anglais et surtout Turner; c'est près de la «jeune femme au chignon» de monsieur Ingres qu'un couple étrange, des Cubains réfugiés, m'avait accosté; ils n'avaient pas omis d'emporter avec eux la caisse. Ah ! je me souviens de l'époque «grandiose» où Batista était encore le maître; Hemingway m'égayait de moins en moins, je n'osais plus le suivre sur les neiges du Kilimandjaro...

Quelques «blocs» après se détache Harlem; cette cité interdite m'hypnotise, j'hésite, je suis blanc; à Washington pourtant je m'étais mêlé à la foule des quartiers noirs, régie de loin en loin par des policiers de leur race.

Oh ! j'ai soudain ce goût de ghetto dans la bouche; «la prochaine fois le feu» me souffle Baldwin; si le monde des «grandes profondeurs» (the deep sea) de Langston Hughes appartient au passé, le réalisme de Richard Wright, lui, éclabousse partout. Je quitte la région, revient vers Central Park et fouine; les passants me dévisagent, ils jaugent la marchandise, donnent un prix à mon pantalon, s'intéressent à ma coupe de cheveux et observent, je ne sais pas pourquoi, mes mains; je glisse littéralement enveloppé par des sangsues.

Royale et ténébreuse Amérique, reine de l'électricité, et où dans l'ombre peuvent surgir des mains criminelles. Allons, mon cher, vous vous laissez trop

---

influencer par des bruits savamment orchestrés; redevenu bon élève, je pense aux horribles sorcières de Salem d'Arthur Miller. Oh! Marilyn que tant d'hommes «admiraient», femme blanche entre toutes, qui nous démangeait le corps, avec toi une page éclatante de notre Amérique s'est déchirée.

Je dépasse des cubes, en acier, en béton, en verre, j'aperçois de beaux nez retroussés à travers les immenses baies vitrées, des chevelures blondes opulentes, des fumées de cigares qui vous bouleversent les sens. Quelle horreur! Juste à côté de moi un homme, dont la casquette usée penche en arrière, me tend ses doigts, oui, comme n'il n'avait pas de mains, pour, vous le devinez, me saluer... L'asphalte fume, crache des appels au secours et kidnappe les ennemis de la société; les grands hôtels déversent leurs troupeaux de riches femmes aux corps diamantés.

De partout fusent des bruits de sirènes; ils m'étourdissent tant que j'ai failli glisser sur une boîte de cirage Kiwi. Je retiens le pire des jurons, et enlace ma blonde fille de l'ouest, rencontrée à Zermatt, en Suisse; vu de loin son profil gracieux, à l'occasion pervers, me rappelle d'autres maîtresses, je m'en amuse tellement avant de me mordre la lèvre inférieure et de m'élançer vers elle. «It's you», me dit-elle; c'est sur ces mots peu banals, vous en conviendrez, expression d'une autre sensibilité, que nous formons couple.

Bras dessus, bras dessous, nous nous engageons dans des rues plus paisibles. Tu vas bien? Oui. Et toi? Moi aussi. Alors tu as trouvé du travail; oui, de ce côté-là, ça va. Laconique, je contemple sa pommette gauche; soudain, elle se fait douce comme les blés quand ils sont mûrs, me traite de frenchie, et d'un tas d'autres mots sucrés dont j'ignore le traître sens; sans arrêt, elle me sourit la bouche régulière.

Autour de nous, New York défile sans fin, submerge l'horizon; les gratte-ciel hochent du chef; une main invisible lâche sur nous une colombe; elle se métamorphose en papier, puis se balance distraitemment dans la mer de nos yeux. C'est cela, allons chez toi, boire un «milk shake»; tu me liras des vers de Walt Whitman sur la liberté, sur la guerre, sur la paix...

---

---

Un chauffeur de taxi probablement ivre nous injurie; je lui pardonne car hier j'ai perdu mes lunettes dans une bousculade; qu'importe, myope, je considère la vie et ta bouche surtout sous ses meilleurs angles. «Life is hard here», oui, ici, l'hypocrisie européenne ne fait plus le poids. Il faut survivre démocratiquement que tu le veuilles ou pas. Au passage *honey*, achète des pilules, j'ai terminé la dernière boîte hier. Au-dessus de ma tête, un soleil plombe, fondu, cercle sur mon corps, purifie les pores de ma peau; telles des nageoires à l'air libre, elles suent les stoïciennes. New York des cloîtres, des musées, du métro, des docks, de la mort, de la faim, du luxe inouï; New York ton corps et ton âme se résument à quelques sons quand je prononce ton nom de ville étrangère, qui me sera toujours étrangère.

Allongé sur le divan — la faim creuse mes traits — je pianote un air connu sur ton corps, avant de sombrer dans un sommeil profond parcouru, ô vision onirique, par une multitude de peintures de Chagall.

## **Toi, moi, nous, onirique**

Tout est fête, tout est lumière, et un homme se meurt au travers de mon corps à suivre les longues artères aux arbres éclairés par ces yeux de verre se balançant au passage de chaque voiture. Ce soir as-tu vu le moment du départ? Le revolver contre le coeur; l'amour qui se perd comme ses vingt ans; toi, Sylvie, tu dormais de tout ton soûl, ton visage brillait, rendait seconde après seconde le soupir que je pensais être le dernier. Qu'importe toute cette misère, les faux amis, les amants d'un jour, le rire, faux semblant d'être! passager de l'errance, j'irai pendre mon cou aux statues des places affolées de flocons, aux lampadaires courbés d'années semblables les unes aux autres. Nos pas résonnent sur le pavé de la rue Saint-Denis, déjà minuit, que suis-je dans ma peau, heureux, inquiet, actif, amoureux ou objet du néant, vide, insatisfait, intellectuel. Diantre

---

passé minuit, en voilà des trouvailles; feu follet, je rôde autour des hommes, conscience fébrile d'arracher aux lèvres gercées le baiser voluptueux des heures les plus chaudes de toute une vie. Toi, elle, nous au parterre de nos angoisses, libres de nos effigies, empêtrées dans nos choix multiples et contradictoires; ô le sang coule sur tes lèvres, victoire des dents sur l'usurpation de l'apparence, des mains sur le coeur, du ventre sur nous les haillons de la ruelle.

Je suis un symbole menant croisade contre l'ignorance, au diable sornettes ravaleuses, cavaleuses. Que vive l'amour non endimanché, l'amour émerveillé de ton entité; tiens, il me nargue l'oiseau de luxe, l'espiègle empoté, il tâte mes genoux le picoteur; allez dehors rejoins ta maîtresse branche et rêve au son prochain de l'angélu. Je ne vous ai pas dit mon métier: je suis arpenteur à mes heures, situation honorable; je comble les vides, je mesure les trottoirs. Quand après les douze coups d'horloge le quartier se vide, on dirait la morgue des bâtisses; le visage des fenêtres s'éteint l'un après l'autre; à présent sur la ville obscure disparaissent les naufragés affaiblis d'indifférence. Sylvie dort de tout son soûl, son corps se soulève doucement murmurant la chanson de la vie, son corps repose tendrement enroulé autour du traversin. Place de l'espérance! je me souviens avoir traversé ce nom étrange, étranger à mes occupations; le cortège des chuchoteurs se forme de loin en loin, déjà le monde vrai se réveille, les bornes se métamorphosent, des caves surgissent une faune que l'on ne voit qu'au théâtre; c'est le brave Gorki qui réunit son monde; au son des tambourins les rêves sont distribués. Sylvie continue son chef-d'oeuvre de sommeil. Grâce à vous, grâce à toi, tout est fête, tout est lumière et un homme se meurt.

## Rencontre nocturne

J'avais rendez-vous à 8 heures rue Sainte-Catherine avec une femme que je ne connaissais pas. Un agréable picotement dans mes veines chassait les

---

---

malodorantes poussières de mes journées de fonctionnaire; ravi de cette sortie peu habituelle, je folâtrais en allant vers le lieu du rendez-vous. J'avais dix minutes d'avance; il ne me restait plus qu'à fixer les aiguilles d'une horloge intraitable; devant moi gisait la façade d'un bar, les consommateurs assis à l'intérieur paraissaient être des marionnettes.

La lumière un peu crue rendait plus fortes les deux rides qui me balayaient le visage, réminiscences de mes prouesses passées. Les minutes moussaient autour de moi. Les jambes arquées, je m'évertuais à rester patient; tantôt des yeux de panthère, tantôt des yeux flous me croisaient; la masse des passants se confondait avec le flot de la circulation.

C'est alors que quelques mots hachés me parvinrent :

— Bonsoir, tu n'as pas trop attendu j'espère.

Je connaissais cette voix, sans pouvoir préciser où je l'avais déjà entendue. Nous suivîmes un univers moins terne, un univers de repos après les affres d'une journée morne.

J'ignorais tout d'elle, mais je voulais briser cette solitude complète. Je contemplais la rue bondée; un retour en arrière dans le temps me permit d'imaginer des tramways circulant plutôt que des autobus. L'éternel marchand brassant une collection de journaux se frottait les mains, satisfaction incompréhensible.

Dans quelques heures, il fermerait boutique, corrigerait ses comptes, et une lumière disparaîtrait inaperçue dans le maelstrom de la capitale. À droite, un être atteint de dipsomanie chantait un air douloureux. La fête dans la ville commençait...

Et puis, il y avait cette femme qui, à mes côtés, voulait vivre, et ne faisait comme moi qu'attendre la douceur de nos lèvres sur l'accent de nos voix.